

Lurelu



Samedi au garage

Francine Sarrasin

Volume 43, numéro 3, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94762ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2021). *Samedi au garage*. *Lurelu*, 43(3), 75–76.



Samedi au garage

Francine Sarrasin

75

Étonnant sablier

Dès la page couverture, *Samedi au garage* (Éd. du Pacifique Nord-Ouest) présente un décor anguleux, fermé et vide, comme on en trouve dans les tableaux du peintre-illustrateur américain Edward Hopper. Dans un cas comme dans l'autre, la modernité du traitement et le sujet choisi font glisser le réalisme de la figuration vers quelque chose de stylisé et comme essentiel. Point d'anecdote ici. Dans cette page de l'album qu'illustre Angela Pan, un bâtiment, une clôture et quelques morceaux de verdure se jouent des effets d'éclairage. Un possible mystère se cacherait derrière ces grandes fenêtres au reflet blafard, alors que le titre de l'album ramène le projet dans un quotidien assez ordinaire. *Samedi au garage* raconte en effet, dans les mots d'une enfant, l'histoire d'une journée au travail avec son père. Tout ou presque y est formulé de l'intérieur, par le détail. Chaque activité égrène les minutes passées dans cette connivence silencieuse, du soleil matinal à la fin de la journée. Texte et image se suivent, mais ne se ressemblent pas toujours. Comme un jeu, l'image transforme le récit, nettoie ce qui est poussiéreux et gras, et livre des surfaces plutôt lisses. Dessiné, ce garage est bien différent des établissements de mécanique automobile habituels. Vu par les yeux de l'enfant, il aurait plutôt les attributs d'un lieu idéal, bien rangé, merveilleusement propre, grand et lumineux.

Des lutins?

Le premier client de ce samedi matin, c'est Maurice avec son camion rouge et ses bonbons. La séquence qui suit son arrivée donne lieu à une mise en pages des plus dynamiques :



sur le blanc du fond, les personnages en phylactères alternent avec le texte de Nancy Hundal qui court entre les images. Une façon de faire qui inverse le principe de la bande dessinée : d'habitude, ce sont les mots qu'on enferme dans des bulles! Mais ce qu'il faut savoir ici, c'est que le dialogue entre le client et la fillette n'en est pas vraiment un. Formulé au présent, le récit fait plutôt monologue et propose une sorte de détachement que confirme l'image. C'est comme si l'héroïne se parlait à elle-même, ou mieux, si elle chuchotait sa réflexion en

l'adressant à nous, lecteurs : «Il me demande si j'ai eu vent des lutins qui se tiennent dans nos régions.» [...] «Je le dévisage, un peu méfiante, mais aussi un peu surprise. Puis il me tend un autre bonbon... C'est la première fois qu'il me donne deux bonbons! Se sent-il coupable de m'avoir raconté des histoires?»

Dans le duo du bas de la page suivante, il n'y a pas de réel contact visuel. Même si l'homme, de profil, offre un bonbon et que la fillette ouvre la main pour le prendre, c'est vers nous, lecteurs, qu'elle porte son regard, un peu perplexe. L'histoire a besoin de nous pour prendre forme et se réaliser. Ce geste manqué

donne à penser que la croyance aux lutins de Maurice est mal engagée. Aussi nettement découpé sur le fond de page, le couple, plus gros et comme plus près, s'impose. Et ce n'est pas le réalisme de la figuration qui interpelle, mais bien l'extrême simplification des yeux, sourcils, joues et bouche. Tout est dessiné en aplats colorés pour une lecture simple et efficace. Il n'en demeure pas moins que persiste un soupçon de doute...

L'envers du reflet



L'imaginaire enfantin se nourrit parfois d'impressions, de propos entendus et d'images. Il se joue du réel qu'il transforme volontiers. L'imagerie de certaines pages, à la fois simple et dramatiquement contrastée, voudrait alimenter une petite peur, peut-être. Il faut voir l'importance que prend la lumière dans l'album. Elle agit dans le déroulement de l'histoire comme un personnage actif : du soleil joyeux du début, qui entre à pleines fenêtres dans le bureau, aux faisceaux lumineux des lampes de travail

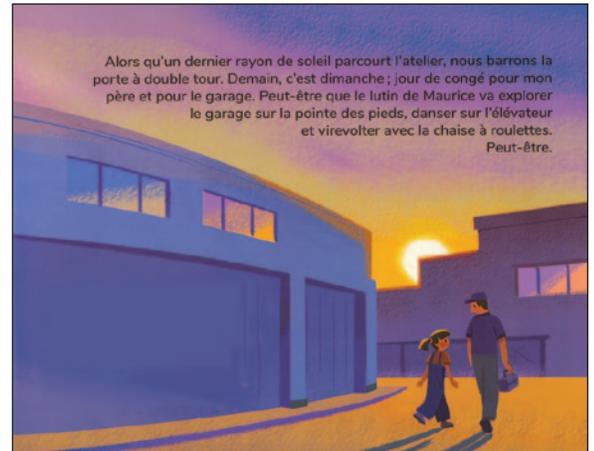


Parfois, je tourne ou je serre moi-même. Papa est un magicien du moteur et il me transmet sa magie peu à peu.

Toute l'aventure se passe dans une sorte de mutisme affairé. Du maître à l'apprentie, la leçon se transmet sans mots. «Parfois, il me fait signe pour me montrer comment on ajuste ceci ou cela. Parfois, je tourne ou je serre moi-même. Papa est un magicien du moteur...» Ce qui, bien sûr, nourrit l'admiration. Ne voit-on pas que, dans l'illustration de ce bas de page, l'adulte se trouve coiffé d'un chapeau de magicien? D'une séquence à l'autre, les mots collent à l'image.

Ainsi transformé, le père, ce maître expérimenté, se verra dans la séquence suivante, étrangement dédoublé par une ombre au sol qui n'est pas la sienne, une ombre fausse, de magicien! Où donc est le réel de cette vision? À n'en pas douter, l'enfant qui se livre page après page dans cet album donne à son père des pouvoirs plus grands que nature, une idéalisation qui semble parfaitement justifiée : «la seule magie possible dans ce garage vient des mains de mon père». Et, «un jour, mes mains ressembleront aux siennes».

La suite étale de pleines doubles pages unifiées par la couleur. Là encore, d'autres



Alors qu'un dernier rayon de soleil parcourt l'atelier, nous barrons la porte à double tour. Demain, c'est dimanche ; jour de congé pour mon père et pour le garage. Peut-être que le lutin de Maurice va explorer le garage sur la pointe des pieds, danser sur l'élévateur et virevolter avec la chaise à roulettes. Peut-être.

à l'intérieur en passant par la chaleur rosée des rencontres d'après-midi. Pour l'enfant, cette lumière-là a aussi un envers qui peut paraître inquiétant. Il faut voir, encore une fois, comment la fillette de cette page pose un geste mais regarde ailleurs, donne l'outil à son père mais fixe la grande ombre bleue qui allonge des possibles crocs, de l'autre côté de la voiture.

Est-ce Papa ou est-ce le requin qui m'appelle? La question est pleine d'ambivalence. Car même si la fillette découpe, dans l'image, une présence confiante et sans équivoque, bleue sombre sur jaune clair, elle est montrée un peu penchée comme si elle n'était pas aussi sûre. L'hésitation de sa question ajoute à l'inquiétude. Ce qui est frappant dans ce récit, c'est qu'elle ne peut non plus compter sur son père pour la rassurer. Il n'y a aucune interaction directe entre eux, ni contact chaleureux, ni réel dialogue. Seul le modèle est à suivre. Et quand son père pose une question à l'enfant, quand il demande un outil, elle ramène à elle la réponse. «Je sais laquelle c'est. Je la glisse dans sa main...» C'est l'enfant qui raconte, c'est de sa journée à elle qu'il s'agit et qu'elle vit en parallèle à l'exemple que lui donne son père. «Pendant que Papa travaille, je fais de même.»

L'égoïsme propre à l'enfance se manifesterait dans cette absence d'échange verbal.



contrastes ombragés livrent d'infinis rapports à la lumière. Les bruns rosés ou violacés, le jaune orangé colorent la venue d'une grand-mère, celle de la petite voisine, puis du chien aux yeux tristes. Des teintes chaudes, à ras bord, denses et comme accomplies. L'après-midi avance, la lumière décline... C'est bientôt la fin du jour et de l'histoire. La traduction en français du texte de cet album coule de source, et c'est réjouissant d'en apprécier la justesse et la poésie. «Lorsque le soleil a glissé du midi vers le bout du monde, c'est l'heure de partir.» Avec les personnages, le bâtiment, tout bleu, étire son ombre dans l'horizontalité de la dernière page. Tout est dit.